

MARC SOURDOT

L'intégration stylistique de l'argot dans le roman contemporain

In this article, we try to specify the distinction Denise François used to make between "the slang in literature" and "literature in slang". We give prominence to the means which enable the writer to combine – or not – an intensive use of slang and the necessary continuity in reading, which guarantees a harmonious dialogue between the text and the reader.

Dans son article de 1975 Denise François (FRANÇOIS 1975, pp. 7-25) distingue « la littérature en argot » et « l'argot dans la littérature » et envisage diverses possibilités d'utilisation de l'argot à des fins stylistiques.

Entre le texte purement argotique (et le risque d'hermétisme y afférent) et l'œuvre parsemée çà et là de tournures argotiques, entre les ballades en argot de François Villon ou la pièce de théâtre « Matou de Pantruche » de Gérard Legrand et les romans de Darien ou de Zola, simplement parsemés de tournures argotiques, toutes les options sont ouvertes. Ce critère quantitatif, comme nous le suggère D. François, peut déjà servir à différencier « l'argot dans la littérature » et « la littérature en argot ».

Mais cette opposition peut également reposer sur la prise en charge, ou la mise à distance par le narrateur lui-même de l'argot qu'il emploie. Ainsi un auteur comme René Fallet, dans son roman « Banlieue Sud-Est », fait-il un emploi massif de l'argot des jeunes de l'époque, les zazous, dans ses dialogues, sans pour autant l'utiliser, à la différence de Boudard ou de Simonin, dans les parties narratives.

Nous aimerions compléter cette typologie de la littérature en argot qu'avait esquissée D. François en traitant d'un problème qui nous intéresse depuis que nous avons approché la fiction argotisante : celui de la relation entre le texte argotique et son lecteur, autrement dit celui du dialogue auteur/lecteur par texte interposé. Pour ce faire nous poserons la question de savoir comment procèdent

différents romanciers dans leur utilisation massive des tournures argotiques. Prennent-ils, ou non, le risque de l'hermétisme ? Comment font-ils pour accrocher et retenir un lecteur novice, innocent des parlures argotiques ? Par quels procédés arrivent-ils à concilier emploi intensif de l'argot et nécessaire continuité de lecture, gage du plaisir du texte ?

Pour illustrer mon propos, j'ai choisi quelques extraits de deux ouvrages de Simonin et de Boudard. Le premier est un roman d'Albert Simonin : « Du Mouron pour les petits oiseaux » écrit en 1960 (Éditions « Le livre de poche », 1968). Le second un roman d'Alphonse Boudard : « Madame... de Saint-Sulpice » qui date de 1996 (Éditions « Folio », 1998).

J'ai choisi de rapprocher ces deux auteurs, amis de leur vivant et argotiers reconnus, car ils me semblent bien illustrer cette différence d'approche et d'utilisation de l'argot. Comme on peut le voir à première et rapide lecture, les deux extraits, qui relèvent pourtant de ce que D. François appelait la littérature en argot, se différencient d'abord par un traitement quantitatif des tournures argotiques : 53 unités argotiques pour 319 mots chez Simonin, mais seulement 27 pour 373 mots chez Boudard, presque un rapport du simple au double.

Mais, plus intéressant pour notre propos, les deux extraits ne relèvent pas de la même pratique de ce qu'on peut appeler les « mécanismes de l'intégration stylistique ».

Albert Simonin ne semble pas se soucier des compétences argotiques de son lecteur. Il fait comme si ce dernier était, comme lui l'auteur, un virtuose de la langue verte et accumule, si l'on peut dire, les difficultés pour un non-initié aux tournures argotiques. Alphonse Boudard, lui, semble s'adresser à un plus large public.

Procédé commun aux deux auteurs, cependant, la mise en contexte et en situation peut parfois permettre au lecteur de Simonin de s'y retrouver, s'il accepte d'y mettre un peu de bonne volonté, de jouer le jeu d'une lecture participative.

Ainsi dans :

Le ciel fait fissa à se dégager. La lancequine paraît sur le point de se tarir. Derjo les nuages le bourguignon tente sa percée (SIMONIN 1968, p. 80),

si le lecteur a compris que le ciel se dégage vite, il comprendra qu'il n'est rien d'autre que la pluie qui peut être sur le point de se tarir et que seul le soleil peut tenter sa percée derrière les nuages. Dans l'exemple suivant, au contraire :

Il reluit le gonze, de tracer les mots de ces lazanes. Le va et vient souple de la plume qu'il ressent dans le poignet irradie une joie énorme dans toute sa viande, tronche comprise (SIMONIN 1968, p. 117),

la seconde phrase vient un peu éclairer le premier énoncé, mais n'est-il pas déjà un peu trop tard pour le lecteur distrait ?

Ailleurs, même avec l'appui du contexte et de la situation, le lecteur moyen peut se retrouver dérouté devant une telle accumulation de productions argotiques. L'effet de style risque fort de se résumer à un effort de compréhension mal récompensé et le plaisir de lire de céder la place à un fastidieux déchiffrement.

Chez Boudard, si la mise en situation est, parfois, le seul moyen d'éclairer le lecteur sur la signification des unités argotiques utilisées, le contexte est tel que le décodage se fait au fil du texte, sans rupture. Ainsi dans :

Un garçon en difficulté morale, il l'aurait dirigé vers le métier des armes... ce n'était pas encore entré dans les mœurs que les femmes puissent devenir grivettonnes. Ça sera dans la corbeille du féminisme beaucoup plus tard... avec l'accession à la gendarmerie, la police... l'aviation (BOUDARD 1998, p. 68),

le terme « grivettonne » est-il préparé par « métier des armes » et confirmé par « accession à la gendarmerie, la police... l'aviation ». Cet environnement fonctionne comme un véritable étayage contextuel, une aide à la compréhension au sens où l'entendent les spécialistes de l'acquisition du langage par l'enfant (BRUNER 1983).

Mais, la plupart du temps, cette aide à la compréhension du lecteur repose sur des procédés formels, plus ou moins facilement repérables.

La répétition est le premier, sinon le plus simple d'entre eux. Elle peut apparaître sous forme d'une simple reprise lexicale, terme à terme, comme dans :

Bobinard, claque, bordel, boxon... ça change pas l'herche à la chose qui consiste à vendre du pain de fesse (BOUDARD 1998, p. 15),

où le mot *bobinard*, aux côtés de *claque*, *bordel*, *boxon*, se trouve ainsi inclus dans un paradigme d'équivalence sémantique qui facilite l'accès au sens de

l'ensemble. Rares seraient en effet les lecteurs qui ne connaîtraient pas la signification d'au moins une des unités employées.

De même dans :

L'essentiel pour le coureur de dot c'était l'oseille, le pognon, le carbure et pas des piécettes de putain qui vient de faire trois passes (BOUDARD 1998, p. 52),

les mots *oseille*, *pognon*, *carbure*, déjà annoncés par la présence de *dot*, voient leur sens précisé par la fin de la phrase.

La reprise explicitative peut également se faire sous forme d'apposition, au fil d'une nouvelle phrase, comme ici :

Maintenant Marie-Gertrude pouvait se faire la levure... disparaître, ça lui paraissait plus convenable (BOUDARD 1998, p. 92),

où l'expression *se faire la levure* est reprise et, de fait, traduite par *disparaître*.

Le plus souvent, néanmoins, le processus d'explicitation semble passer par l'utilisation d'un indicateur qui signale le processus d'équivalence.

Ce peut être le simple « c'est » qui joue ce rôle de passeur comme dans cet exemple :

Un séminariste pour l'adjudant de quartier c'est un ratichon... un sac de charbon... un corbeau... toutes appellations péjoratives qui ont disparu de notre vocabulaire depuis que les curés ont rejeté leur soutane au magasin des accessoires de théâtre (BOUDARD 1998, p. 274),

où la traduction, si l'on peut dire, précède et facilite la compréhension de l'emploi des unités argotiques.

Mais la plupart du temps Boudard utilise de véritables indicateurs métalinguistiques que sont les verbes *appeler* ou *signifier*, entre autres. C'est le cas des énoncés suivants pour *appeler* :

Après les cheveux, le cou... la main qui caresse. Déjà parsemée de fleurs de cimetièrre, la paluche d'Aglaé. On appelle ainsi les taches brunes de vieillesse sur le dessus de la main, en argot fleuri (BOUDARD 1998, p. 177), et

Elles finissaient par crever de vérole, d'épuisement ou de toutes sortes de maladies au fond d'un bordel militaire de campagne... qu'on appelait chastement B.M.C. à l'état-major de l'armée (BOUDARD 1998, p. 224).

Dans le premier exemple la reformulation suit l'unité argotique : ... *on appelle ainsi les taches brunes de vieillesse sur le dessus de la main, en argot*

fleuri. Dans le deuxième, elle le précède : ... *bordel militaire de campagne... qu'on appelait chastement B.M.C. à l'état-major de l'armée*.

C'est également le rôle que joue signifiait dans cet autre passage :

Elle allait passer doublard, ce qui signifiait que pour les gondoles sur la Marne, elle resterait sur l'embarcadère à la prochaine belle saison (BOUDARD 1998, p. 157),

où l'on remarque, en outre, une reprise/traduction de type métaphorique, qui illustre bien ce que nous voulons entendre par « mécanisme d'intégration stylistique » : un procédé qui permet à l'auteur de faire effet de style, de surprendre son lecteur, sans prendre le risque de la rupture du sens.

Dans ces deux derniers exemples on voit apparaître un autre trait caractéristique de la prose de Boudard que nous pouvons rapprocher de ces différents procédés d'intégration stylistique. C'est cette permanente attention à la langue, cette acuité métalinguistique qui lui permet à la fois d'explicitier ses emplois argotisants, mais également de se poser en fin observateur/commentateur des pratiques langagières de ses personnages. Parfois, sous ces remarques à valeur métalinguistique peuvent percer des nostalgies verbales :

On a placé Marguerite sur la sellette. Bien entendu celle-ci, vaillante pouliche formée aux us et coutumes du Milieu, a battu à Niort comme on dit (ou disait plutôt)... Elle ne sait pas ce qui s'est passé... la soirée avait été ordinaire, c'est-à-dire avec quelques clients, quelques habitués sans trop de complications... (BOUDARD 1998, p. 254)

ou sociales :

Un séminariste pour l'adjudant de quartier c'est un raticchon... un sac de charbon... un corbeau... toutes appellations péjoratives qui ont disparu de notre vocabulaire depuis que les curés ont rejeté leur soutane au magasin des accessoires de théâtre (BOUDARD 1998, p. 274),

voire des critiques à peine voilées d'institutions d'un autre âge :

Lui, en Allemagne, il a fait boucler les bordels appelés poufs en argot berlinois... ce qui nous amène ici le mot pouffiasse qu'on emploie toujours, qui va s'enfauteuiller à l'Académie française quand ils en seront à la lettre P de leur dictionnaire... Pas demain la veille (BOUDARD 1998, p. 257).

C'est peut-être également sous cet angle de l'attention à la langue qu'il faut envisager la note de bas de page qui, certes, donne l'équivalent du terme

« larantéqué » et interrompt le fil de la lecture, mais qui, d'abord, nous semble-t-il, relève du commentaire métalinguistique :

1. Larantéqué : une pièce de vingt sous en louchébem, l'argot des bouchers aussi en vogue à l'époque que le verlan d'aujourd'hui (BOUDARD 1998, p. 143).

Notons, en revanche, qu'Albert Simonin, lui, n'a jamais recours à la note en bas de page, ce qui semble confirmer son refus de toute traduction, de toute reformulation. Il fait comme si le lecteur était assez grand pour se débrouiller seul. Si ce dernier a choisi de suivre l'auteur dans le dédale de son histoire, il doit en accepter la langue, même si le dépaysement est grand, au point, pour certains, de les faire renoncer.

Mais cette attention permanente à la langue, caractéristique de la prose de Boudard, n'est pas toujours corrélée, chez d'autres auteurs, à l'utilisation systématique des procédés d'intégration stylistique. Si c'est le cas, par exemple, chez le romancier Fallet de *Banlieue sud-est* (Paris, Domat, 1947) qui fait une utilisation massive de ces procédés (SOURDOT 2005, pp. 101-116), ce n'est pas celui du plus contemporain Frank Henry qui, dans son roman *Natchave* (Paris, Le cherche-midi, 2004), n'a pas recours aux processus d'étayage mais commente souvent sur le mode du « comme on dit » les paroles de ses héros.

On peut, maintenant, se demander quelle est la fonction, la portée stylistique, de ces deux approches, de ces deux utilisations différentes des parlures argotiques chez Boudard et Simonin.

La connivence, tout d'abord, introduite entre le texte et le lecteur, nous semble relever de l'un et l'autre auteur. À cette différence près que chez Boudard elle s'opère sur le mode du savoir argotique partagé au fil du texte grâce à ces procédés d'étayage qui facilitent la lecture et en assurent la continuité tout en gardant le sel du réalisme verbal qui s'accorde aux situations mises en scène.

Alors que chez Simonin, au contraire, il s'agit plutôt de savoir partagé au préalable. L'auteur fait l'hypothèse d'un lecteur savant en parlures argotiques, d'un lecteur qui n'a pas besoin qu'on lui mette les points sur les « i » de la langue verte. Il prend le risque de l'incompréhension mais, en retour, fait le pari de la délectation pour le lecteur qu'il a su retenir. Avec lui c'est plus que de la connivence, c'est une véritable complicité :

La fouilleuse bien essorée, le sinoquet purgé des pourquoi, des comment, des si, comme des mais ; ses chasses clignotent, se ferment. L'orteil en éventail, à l'instant, il cambute dans la dorme côté paix (SIMONIN 1968, p. 155).

Les procédés d'intégration, nombreux donc chez Boudard, ne peuvent pourtant être restreints à de simples moyens d'explicitation. Ils se doublent souvent d'un effet de sens supplémentaire qui ajoute encore à l'attrait stylistique de l'ensemble. C'est particulièrement le cas de la répétition :

C'était un de ces privilégiés du gourdin... érotomane, priapique... un phénomène, où la succession d'équivalents, outre qu'elle aide à la compréhension, à la fluidité de la lecture, ajoute un effet d'accumulation, de grandiloquence grandguignolesque qui participe directement à la polyphonie romanesque.

On retrouve ce mélange des genres chez Simonin qui sait également jouer de l'alternance codique entre tournures fortement argotiques et mise en mots savante :

Invincible, le tropisme du fion impose à Armand cette conduite de conscrit envoyant la louche au bada de la bergère (SIMONIN 1968, p. 214).

Mais on peut légitimement se demander si cet effet de style supplémentaire pourra être perçu, compris et apprécié par un lecteur peu au fait des parlures argotiques. La difficulté de lecture, le déchiffrage pour certains, ne risquent-ils pas d'éloigner les amateurs de roman noir d'un auteur aussi « marqué » qu'Albert Simonin ? Au contraire, en conciliant dépaysement langagier et continuité de lecture, surprise esthétique et accès au sens, Alphonse Boudard ne réussit-il pas à retenir un plus large public qui, a priori, ne semblerait pas correspondre à ses « lecteurs modèles » ?

On pourrait essayer, dès lors, d'établir une esquisse de typologie des textes de la littérature en argot, on pourrait essayer de compléter les propositions de Denise François en ajoutant comme critère celui de « l'intégration stylistique » entendu comme l'ensemble des procédés d'équivalence qui permettent à un auteur d'employer de nombreuses tournures argotiques sans pour autant se couper des lecteurs novices, qui lui permettent de faire style sans prendre le risque de la rupture du sens.

De la même façon, on pourrait introduire le critère d'attention à la langue, indépendant de l'utilisation du précédent. Cette attention à la langue qu'on retrouve aussi bien chez Boudard que chez Fallet ou Henry, à la différence de

Simonin, pourrait être un argument classificatoire supplémentaire de cette littérature en argot.

	Argot utilisé dans le narratif comme dans les dialogues	Emploi notoire des procédés d'intégration stylistique	Attention à la langue
Simonin	+	-	-
Boudard	+	+	+
Fallet	-	+	+
Henry	+	-	+

MARC SOURDOT

Université René Descartes – Paris 5 (PAVI)
Courriel : misourdot@aol.com

Références

BRUNER J. S., 1983, Le rôle de l'interaction de tutelle dans la résolution de problème, in *Le développement de l'enfant : savoir faire, savoir dire*, Paris, P.U.F., pp. 261-280.

FRANÇOIS Denise, 1975, La littérature en argot et l'argot dans la littérature, *Communication et langages*, n° 27, Paris, Retz, pp. 5-27.

SOURDOT Marc, 2005, François Rabelais/René Fallet : plus que des initiales en miroir ?, in SOURDOT Marc (sous la direction de), *René Fallet, vingt ans après*, Paris, Maisonneuve & Larose, pp. 101-116.